

PARTAGE NOIR



ACHILLE DAUPHIN-MEUNIER

LE MOUVEMENT ANARCHISTE EN HONGRIE

& « Horthy, Bethlen et Cie » &
In memoriam Tibor Szamuely

**<https://www.partage.noir.fr>
contact@partage-noir.fr
2020/08-04-2020**

Revue Anarchiste n°33 avril 1925

Le mouvement anarchiste en Hongrie

I

Vers le milieu du XVIII^e siècle, sous l'influence du courant d'idées libérales qui de France s'en vint aux pays soumis à l'autorité des Habsbourg, un mouvement libertaire se dessina en Hongrie. Un moine franciscain, du nom de Martinovich, publia un opuscule intitulé *Le nouveau catéchisme* où se manifestèrent nettement des tendances individualistes et communistes. Martinovich ne revendiqua point de droits civils et politiques. Il préconisa l'abstention complète de tout service gouvernemental, niant l'utilité de la magistrature, de la police et de l'armée. Il voulut former des communautés laïques d'hommes et de femmes dépouillés de préjugés sexuels et sociaux.

Arrêté vers 1750, il fut décapité avec cinq de ses compagnons.

En 1840, Michel Taucsis, enthousiaste des théories Hébertistes, organisa une propagande communiste intense parmi les ouvriers de Pest. Il fonda, dans cette intention, un journal qui porta

d'abord le titre de *La Trompette d'or*, puis celui de *La Gazette ouvrière*. On se saisit de lui en 1842 et on l'incarcéra jusqu'en 1848, où la population, après avoir rejeté le joug autrichien, le délivra. Repris, lors de la défaite des révolutionnaires, il dût réintégrer le « carcer dure » et mourut là, en 1860, aveugle et paralytique.

A l'annonce de l'avènement de la Commune de Paris, en 1871, quelques ouvriers proudhoniens s'organisèrent dans le but de proclamer la République Sociale.

Trahis par l'un d'eux, ils furent arrêtés et traduits devant la Cour Martiale. Condamnés à des peines diverses, ils disparurent, anonymes, dans l'ombre des cellules.

II

Le véritable promoteur du mouvement anarchiste hongrois fut le Comte Bathyany. D'ancienne famille aristocratique il possédait d'immenses terres en Pannonie, qu'à l'instar de Tolstoï dont il

adopta les mœurs, il distribua entre ses paysans. Il partagea quelque temps leur vie, semant, fauchant et rentrant le blé. Il traduisit les œuvres de Kropotkine, Tolstoï et Stirner et publia de multiples brochures destinées surtout aux populations des campagnes.

Il fonda en 1895, à Budapest, un journal hebdomadaire *Sans État, Allam Nel Kiil*, dont le principal rédacteur fut Karl Krausz. Cet organe parut sous divers noms jusqu'en 1914 ; il disparut alors, entraîné par les événements.

Bojtor, fut entraîné par l'exemple de Balthany, mais ne fit de la propagande que dans les milieux ouvriers de Budapest. Arrêté pour avoir participé à un attentat contre François-Joseph, il put s'enfuir en Italie, d'où on l'expulsa. Chassé de partout, il s'arrêta finalement en France. Il revint en Hongrie à la fin des hostilités, se vit quelque temps inquiété par les bolchevistes durant la Commune, revint en France où on l'interna à Charenton comme aliéné. Il s'évada de l'asile ; mais un jour qu'il se présenta à la Préfecture de Police pour obtenir ses papiers, il fut reconnu et ramené parmi les déments.

La plupart des libertaires hongrois au lieu de former des fédérations autonomes, adhèrent au cercle Galiléen. Le cercle Galiléen, composé exclusivement d'intellectuels d'idéologies diverses fut avant et pendant la guerre un centre d'antimilita-

risme, d'athéisme et de révolte antigouvernementale.



Ervin Szabó

Ervin Szabó, le conservateur de la Bibliothèque municipale de Budapest s'intéressa surtout à l'aspect social de l'anarchisme. Spécialiste des questions syndicales, il représenta maintes fois le prolétariat hongrois dans les conférences internationales. Son livre *L'Impérialisme et la paix durable (Impérialismus es tartos Beke)* eut un grand retentissement au cours de la guerre. Anti-marxiste décidé, Szabó lutta sa vie durant contre la Social-Démocratie dont il comprit le rôle néfaste, et l'on avait coutume de

dire dans les milieux anarchistes hongrois d'après-guerre, que s'il avait vécu, la dictature bolcheviste n'aurait pu s'établir.

Tarcali, vint à l'anarchisme après avoir longtemps été secrétaire du Comité Central social-démocrate. Libertaire, dans la plus large acception du mot, il collabora longtemps au journal de Krausz et Batthyany. Il partit en Amérique peu d'années avant la guerre.

III

Au cours des hostilités, la propagande anarchiste se concentra exclusivement sur l'antimilitarisme. Sous l'impulsion d'Ottó Korvin, qu'une déformation de la colonne vertébrale fit réformer, en 1917, le premier régiment des gardes nationaux à Budapest refusa de partir au front. Trois semaines plus tard, les marins de Pola se révoltèrent. Des tracts répandus à profusion dans les casernes, des affiches apposées nuitamment dans les lieux publics exhortèrent les troupes à se mutiner.

La répression gouvernementale dirigée par Horthy qui mérita ainsi son chapeau d'amiral, fut impitoyable. On fusilla les officiers compromis ; on enrégimenta les soldats peu sûrs dans les corps d'assaut. Ottó Korvin fut arrêté.

Alors Tivadar Lukacs et son amie Ilona Duczynska, étudiants en médecine,

âgés respectivement de 21 et 19 ans, devinrent l'âme du mouvement antimilitariste.

Aidés de galiléens et de libertaires que l'on n'avait pas incorporés par suite de leur extrême jeunesse, ils poursuivirent l'œuvre de Korvin et organisèrent des cachettes pour les déserteurs.

On se saisit d'eux et les condamna à cinq ans de travaux forcés.

Le Barbusse hongrois, fut l'écrivain Andréas Latzko. Il vécut la plus grande partie de son existence à l'étranger, principalement en Suisse et en Allemagne. Se trouvant par hasard en Autriche en juillet 1914, il fut incorporé comme officier de réserve. Pendant un an, il resta dans l'armée, étudiant minutieusement la stratégie et l'organisation militaire. Puis, estimant connaître assez les méthodes de combat de ses adversaires politiques, il déserta.

Réfugié en Suisse, il écrivit son livre capital *Les hommes en guerre (Emberer a haboruban)*, traduit dans la plupart des langues et qu'édita l'écrivain français Arcos au Sablier de Genève. L'œuvre de Latzko est inspiré du plus pur esprit libertaire. Nul n'a senti mieux que l'auteur magyar, la douleur de l'homme écrasé par le mécanisme complexe de la vie contemporaine ; nul n'a mieux exprimé sa haine des préjugés sociaux et son espoir dans l'avènement d'un univers meilleur où les

hommes unis puissent développer leur personnalité.

IV

Durant la deuxième révolution, l'attitude des anarchistes fut diverse selon les lieux et les personnes.

Certains, estimant que le bolchevisme était l'instrument le plus efficace pour permettre la création d'une société communiste, collaborèrent avec Béla Kun. Les autres, se tinrent dans l'expectative ou entrèrent en lutte avec le nouveau gouvernement.

Ottó Korvin devint le chef de la police politique. A ce titre, il facilita beaucoup le développement du mouvement anarchiste. Il établit le siège du groupe libertaire hongrois à l'Hôtel Almassy réquisitionné. Il soutint financièrement le journal de Krausz ; fit remettre en liberté Kogan et Bojtor, qui avaient été quelque peu inquiétés. Après la chute de la dictature il fut appréhendé par les troupes blanches. Pour qu'il dévoila la retraite de ses amis on le tortura d'une manière atroce, lui brûlant le sexe avec un fer rouge. Il ne dit rien. On le pendit.

Le professeur Varjas, l'un des maîtres de la psychologie moderne, s'efforça de diriger le communisme hongrois dans un sens toujours plus libertaire. Arrêté par les soldats d'Horthy, il se vit condamné à 13 ans de travaux forcés. Lord Russel,

désireux d'engager Varjas comme professeur de philosophie à Cambridge, écrivit alors au ministre de la Justice Magyar pour réclamer sa libération que l'on refusa. En 1920, Varjas fut échangé contre des officiers hongrois prisonniers des Russes. Il reçut une chaire à la Faculté de Moscou.

L'esthéticien Georges Lukács, qui fit pendant la guerre et la république une intense propagande parmi les ouvriers, put s'enfuir. Il est maintenant professeur à Gottingen.



Georges Lukács (Dessin: Volny)

Un économiste de haute valeur Eugène Varga, put de même s'enfuir à Berlin. Il fut attaché en qualité de conseiller technique à l'ambassade soviétique dans cette ville.

Karl Krausz, pendant la Commune, fit reparaître sous le titre de *Révolution Sociale* (*Farsadal mi Torradalom*), le jour-

nal de Batthyany. Il fut aidé dans sa tâche par Kogan.

Kogan était un avocat roumain, au tempérament expansif, à l'esprit sans cesse en éveil. Il travailla en collaboration avec le parti bolcheviste tant que celui-ci lutta contre le régime social-démocrate. Du jour où Kun prit le pouvoir et institua la dictature du prolétariat, il s'unit aux anarchistes pour fomenter une opposition. Kun le fit arrêter en même temps que Bojtor. Korvin exigea son immédiat élargissement.

Kogan s'attaqua alors aux autorités françaises. Le général Wyx avait été envoyé par Clemenceau en Hongrie, comme Nollet en Allemagne, pour contrôler le désarmement. Tous le craignaient, même et surtout les bolchevistes qui redoutaient avec raison des complications diplomatiques.

Kogan se révolta contre Wyx. Accompagné de 12 anarchistes de ses amis, il pénétra, en plein jour, dans une caserne occupée par un régiment de tirailleurs sénégalais. Il s'empara des fusils et mitrailleuses qui se trouvaient réunis-là, les chargea dans des camions et s'enfuit, sans être inquiété par les noirs, qui devant son audace tranquille, s'imaginaient que Kogan était soutenu par l'armée révolutionnaire et qu'il n'était qu'un délégué.

Après l'entrée des blancs à Budapest, Kogan gagna Vienne où il vécut plu-

sieurs mois d'expédients. Il partit ensuite en Russie, fomenta un soulèvement contre les bolchevistes, fut arrêté et emmené en Sibérie. Une note, parue sous toute réserve dans le *Libertaire*, annonça à ses amis parisiens qu'il avait été finalement fusillé.

V

Pour délivrer Ottó Korvin, trois anarchistes réfugiés à Vienne, décidèrent d'organiser un pusch. L'un d'eux, le professeur Stassny, était autrichien ; les deux autres, des hongrois, se nommaient Feldmar et Mauthner.

Marcel Feldmar, étudiant en médecine, mourut dans les cachots hongrois, en 1920. L'ingénieur Mauthner avait pendant la Commune commandé une batterie de canons à longue portée.

Désigné par le sort, il retourna en Hongrie. Il s'aboucha avec des camarades qui séjournaient encore à Budapest, malgré la terreur. Mais, trahi par un de ses camarades, Csuvara, il fut arrêté le 15 décembre 1919 sous l'inculpation d'attentat contre la sûreté de l'État et de crime de lèse-majesté sur la personne d'Horthy. Condamné à mort le 13 avril 1920, il vit sa peine commuée en celle des travaux forcés. Après de multiples tentatives infructueuses, il parvint à s'évader de prison, le 21 juin 1921. Par la Tchécoslova-

quie et l'Allemagne, il atteignit la France.



Szamuely László, le frère de Tibor Szamuely.

Le sort de ses amis budapestois se montra plus cruel.

Les deux frères Rabinovich, âgés de 18 et de 20 ans, furent éventrés dans leurs cellules à coups de baïonnettes. On pendit le jeune Szamuely, frère de ce Tibor Szamuely, directeur de la Tchéka hongroise, que massacrèrent les gendarmes chargés de l'appréhender.

Les rescapés du putsch poignardèrent le traître Csuvara. La réaction sembla, porter un coup mortel au mouvement anarchiste. Les rares libertaires restés en Hongrie qui ne voulurent pas se taire dans le silence universel, s'affilièrent aux cercles gnostiques fondés, il y a une trentaine d'années, par des adeptes de la philosophie de l'autrichien Eugène Schmidt. Mais les gnostiques sont des rêveurs, des illuminés non des hommes d'action.

Les anarchistes-révolutionnaires de Hongrie sont aujourd'hui de très jeunes gens, mais qu'a mûris précocement la vision d'une guerre, de deux révolutions et d'une terreur blanche. Dans l'ombre, illégalement, ils luttent. Ils s'efforcent de mettre en communication avec l'extérieur les captifs des camps de concentration ; ils animent les syndicats ; ils emportent les œuvres d'écrivains libertaires dont la vente est prohibée ; récemment, ils ont édité un journal polycopié, *Uj Vilag (le Nouveau Monde)*, que l'on se passe de la main à la main.

Qu'une insurrection éclate, que les partis d'extrême-gauche unis dans un effort commun, parviennent à renverser le régime actuel, que les milliers d'émigrés, instruits par les duretés de la défaite et de l'exil reviennent enfin chez eux, peut-être verra-t-on surgir alors cette société communiste-anarchiste pour laquelle tant de penseurs et tant d'ouvriers ont souffert et sont morts !

Le Populaire n°2087, 22 octobre 1928

Horthy, Bethlen et Cie: *Quand Israël est roi !*

La situation des juifs hongrois apparaîtrait au public français sous une fausse lumière. Nos compatriotes ont lu pourtant de nombreux ouvrages consacrés à ce sujet ; mais ces ouvrages partiels, tendancieux, contribuèrent plus à les égarer qu'à les instruire.

Ce n'est d'ailleurs pas à Budapest, mais à Paris, que résident les plus perfides ennemis de la juiverie magyare, MM. les frères Tharaud.

Avant la guerre, lors de son séjour à Budapest comme lecteur à l'Université, l'aîné des Tharaud n'eut comme amis et louangeurs que les juifs. On était à l'époque de l'Affaire et le dreyfusard Tharaud était choyé comme un défenseur d'Israël.

Les juifs pestois étaient alors au comble de leur prospérité et montraient à leur hôte, avec complaisance, leur ville toute moderne avec son métro (le premier construit en Europe), ses maisons confortables, sa Bourse et ses banques. Tharaud répondait à leur enthousiasme et ne parlait qu'avec un sourd mépris des nobles qui s'insouciant, eux, de la prospérité du pays.

Or, quand après la Révolution, ces mêmes juifs furent brimés, insultés, salis, contraints d'émigrer ou de se convertir en masse, Tharaud se sentit soudain plein d'admiration pour les magnats qu'il honnissait jadis ; il renia ses anciens hôtes et construisit contre eux ce monument infâme qu'est *Quand Israël est roi*.

On connaît le succès de ce livre qui fit la fortune littéraire des Tharaud, reporters de talent jusqu'alors ignorés du grand public. On sait qu'ils persévèrent dans cette voie, s'enrichissant au prix de leur déshonneur.

Dans une interview accordée à M. Pogany, le savant docteur de l'Université de Pest, et publiée dans le Vilag, les Tharaud ont affirmé qu'ils n'étaient pas antisémites et que leur récit de la République et de la Commune était conforme à la vérité.

Comment se fait-il alors que leur réquisitoire, traduit en hongrois par ordre gouvernemental et dont chaque page est souillée du d'un sang juif, contienne tant d'erreurs ?

C'est ainsi que les Tharaud assurent que l'ambassadeur du président Karolyi à Berne, Kéri, fils d'un négociant juif, rédigea lui-même la proclamation par laquelle le président avertit le peuple de sa démission, et qu'il le contraignit à signer. Ils ajoutent que Kéri «*faisait circuler la fable que sa grand'mère avait été la maîtresse de Pétofi, le grand poète magyar..., qu'il ne pouvait approcher, paraît-il, une femme jolie, ou seulement bien habillée, sans essayer de la salier ou de cracher dessus*», etc.



Tibor Szamuely

Or, ces calomnies sont formellement démenties par les assertions de M. Bizony, qui pourtant n'est pas suspect de

sympathie pour les démocrates et les juifs. Dans 133 Jours de bolchevisme hongrois, livre rédigé en octobre 1919, moins de deux mois après la disparition des soviets, il donne une version contraire, la version d'un témoin oculaire.

MM. Tharaud, qui n'ont fréquenté personnellement aucun des ex-commissaires du peuple, présentent l'un d'eux Tibor Szamuely comme un monstre sanguinaire, débauché, pédéraste. Or, les premières mesures prises par Szamuely furent l'interdiction de la vente des alcools, l'obligation pour les parents et les pédagogues de faire laver les enfants dans les baignoires communalisées, la création de colonies enfantines de vacances. Ce fut encore Szamuely qui inspira le décret du 6 mai 1919 supprimant les formations terroristes qui outrepassaient les ordres du gouvernement. Pendant les cinq mois de communisme, les tribunaux révolutionnaires ne prononcèrent que 165 condamnations. Qu'est-ce à côté des dix-huit mille victimes de la Terreur blanche ?

Les Tharaud déclarent encore que les commissaires étaient tous juifs et opprimaient les chrétiens. Ils feignent d'oublier que le président de leur collège, Garbai, était catholique et que c'est précisément sur la demande d'un juif, le théoricien socialiste Kunfi, qu'on proclama la liberté des cultes et qu'on créa

un ministère des religions dirigé par un piariste, le R. P. Oscar Faber.

Et pourquoi n'indiquent-ils pas qu'au sein des conseils, l'opposition contre l'immonde Béla Kun était menée par des juifs : le professeur Kunfi, commissaire à l'Instruction Publique, Simon Kalmar, commissaire des nationalités, enfin Szamuely lui-même, qui devait expier si cruellement son indéfectible foi dans l'émancipation humaine ?

A cette émancipation, les juifs hongrois ont contribué. Qu'on ne s'y trompe pas en effet ! Cette bourgeoisie juive, d'où sortirent les pionniers du socialisme magyar, a des vertus foncières et contribue à la grandeur de la nation qui l'hospitalise !

C'est elle qui a édifié ces villes dont l'architecture est sans doute touchée d'un assez pesant germanisme, mais qui ont grande allure avec leurs maisons spacieuses, leurs rues larges, leurs boulevards richement éclairés, leurs somptueux cafés.

C'est elle qui a donné aux magyars le goût du sport et de l'eau, en construisant des bains monumentaux, si bien que le plus humble bourg s'ingénie maintenant pour avoir des piscines ; c'est elle qui a combattu l'alcoolisme, de sorte qu'à Budapest, au Bois-de-Ville, les promeneurs ne se rafraîchissent qu'avec du lait glacé que leur vendent des paysannes souabes.

C'est elle qui a fait surgir les banques et les usines ; qui a doté le pays de bibliothèques et de musées rivalisant avec les plus riches d'Europe.

Les grands écrivains, les économistes, les professeurs, les philologues, les médecins, les chimistes dont s'enorgueillit la Hongrie, sont issus de cette bourgeoisie : juifs, l'orientaliste Vambery et l'économiste Varga ; juif, le sociologue O. Jaszi ; juifs, le dramaturge Molnar, le poète Milan Fust et les nouvellistes Karinthy et Revesz !

La grandeur de l'intelligence, de l'audace et de la pensée juives a puissamment contribué à la grandeur de la Hongrie moderne, comme, c'est la tolérance politique et religieuse des magyars qui permit l'épanouissement de la culture sémite.

Sans ses israélites hardis, novateurs, la Hongrie ne subsisterait pas. Sa métamorphose d'État agricole en État industriel, laquelle s'effectue sous nos yeux, avorterait. Il y a interdépendance économique et morale entre les deux éléments fondamentaux de la nation. La ruine de l'un entraînerait celle de l'autre.

Aussi est-il absurde de vouloir bannir ou catéchiser des hommes dont la souplesse, l'initiative et l'ingéniosité ont fait lever la tête un peu lourde du génie proprement magyar.

De juif à Hongrois, il ne doit pas y avoir assimilation, mais interpénétration.



In memoriam **Tibor Szamuely** **(1892-1919)**

Il y a déjà dix ans qu'il est mort ; et la haine de ses adversaires n'a pas désarmé comme, hélas ! n'est pas encore disparue l'incompréhension de ceux qu'il considérait cependant comme ses amis ou ses alliés naturels. Que les frères Tharaud, ces stipendiés du fascisme hongrois, qu'un Bézony, apologiste de la Terreur Blanche magyare, calomnient la mémoire de notre héroïque camarade et déclarent qu'il était « *un jeune homme tout-à-fait anormal, sanguinaire et sans aucun doute affligé de dispositions morbides* », passe ; mais que le renient ceux qui, comme Béla Kun ou l'économiste Varga, ont collaboré avec lui, approuvé ses initiatives, bénéficié de ses victoires, ou que l'insultent ceux qui, comme notre éminent ami P. Ramus, leader de l'Union anarchiste autrichienne, professent les mêmes doctrines et luttent pour la même cause que lui, voilà ce qui nous paraît inadmissible. Dans mon ouvrage sur *La Commune hongroise* et plus récemment dans *Le Populaire* et *l'Univers Israélite*, j'ai montré la fausseté des accusations portées contre Szamuely. J'ai rappelé que les premières mesures de ce

« tortionnaire » furent l'interdiction de la vente des alcools, la création de colonies enfantines de vacances, la démocratisation des méthodes d'enseignement ; que ce fut lui encore qui inspira le décret du 6 mai 1919 supprimant les formations terroristes qui outrepassaient les ordres des Conseils, qui fit gracier les contre-révolutionnaires arrêtés à Budapest, obtint qu'on ne fusilla pas les otages, lors des premiers revers des milices communistes. Je n'y reviendrai pas ici, qu'on me permette seulement d'évoquer quelques détails peu connus de la vie politique de Szamuely.

On sait qu'ainé d'une famille juive de cinq enfants (qui se vouèrent tous à l'idéal anarcho-communiste et périrent pour lui), après ses études universitaires, il s'adonna de bonne heure au journalisme. Mobilisé pendant la guerre, on l'envoya sur le front russe. Le soir de sa montée aux tranchées, il déserta. Puis ce furent la Révolution Russe à laquelle il participa, la cessation des hostilités, l'écroulement de la Double Monarchie. En novembre 1918, il revint en Hongrie, fomenta des émeutes pour chasser le

gouvernement de coalition bourgeoise, se mit en relations avec les Conseils d'usines de Csepel et fut le véritable instigateur de la révolution communiste du 21 mars 1919.

Il en fut l'âme, le ressort. Elle ne succomba qu'avec lui. « *La victoire est à ceux qui savent ne jamais désespérer* », écrivit un jour Jean Grave. Szamuely ne désespérait jamais.

Au Conseil des ouvriers, à Budapest, le soir du 2 mai 1919, Béla Kun et les principaux commissaires et fonctionnaires syndicaux se lamentaient. Les nouvelles étaient désastreuses : La République soviétique de Bavière s'écroulait et le théoricien anarchiste Landauer était assassiné près de Munich ; les Russes étaient retenus loin des Carpathes tandis que Tchèques et Roumains se trouvaient à 100 kilomètres de Budapest ; les 1^{re} et 5^e divisions de l'armée rouge hongroise étaient revenues saoules du nord de la Tisza et avaient dû être désarmées. Kun parlait de se rendre et pleurait à chaudes larmes ; les moins lâches de ses acolytes proposaient de fuir, en bon ordre, en Autriche, à travers la forêt de Bakony. Virtuellement, le régime prolétarien n'existait plus. — Soudain, Szamuely entra. On le mit vite au courant de la situation. Alors, il jeta un coup d'œil circulaire sur les commissaires apeurés, gémissants, et sortant son revolver : « *Je brûle la cervelle*, prononça-

t-il, *au premier d'entre vous qui parle de se rendre. Vous ne sortirez pas d'ici avant d'avoir, par écrit, pris l'engagement de partir immédiatement sur le front à la tête des milices syndicales. Et s'il vous faut périr que ce soit devant l'ennemi et non ici. Malheur aux pleutres!* » Le matin, à l'aube, l'armée rouge s'ébranlait. Quelques jours après, dans un élan fougueux, elle chassait les Tchèques de Szolnok et de Miskolc, les coupait des Roumains, libérait la Haute-Hongrie. Le 16 juin, à Eperjes, on proclamait la République des Conseils slovaques ; la Hongrie révolutionnaire se croyait sauvée.

Pas pour longtemps. Kun se chargea de ruiner l'œuvre de Szamuely : Sur un simple avis de Foch et Clemenceau, il abandonna la Slovaquie aux réactionnaires tchèques, ordonna le repli de l'armée rouge. Le 24 juin, comme des artilleurs conduit par des officiers royalistes se révoltaient à Budapest, il parla a nouveau de se rendre. Avec le concours des ouvriers d'usines, sans effusion de sang, Szamuely fit avorter l'échauffourée. Au Congrès national des Conseils qui s'était ouvert dix jours plus tôt (et où il fut cessé en butte aux accusations sournoises de Kun) Szamuely avait présenté les délégués des Conseils d'ouvriers d'Ukraine qui venaient proposer une alliance offensive et défensive. Subrepticement, — et, 10 ans après le drame, on ignore encore les mobiles de

ce meurtre — Kun les fit fusiller sans jugement.

Alors commença l'agonie. Tandis que, selon la pittoresque expression de M. Auerbach, « *Kun contrefaisait Robespierre* », Szamuely dut faire face sur tous les fronts : repousser les envahisseurs, mâter les réactionnaires, approvisionner les armées, veiller à la marche des usines, développer l'instruction publique, satisfaire aux réclamations multiples des syndicats agricoles. Simultanément, il fut commissaire-adjoint à la guerre, commissaire à l'Instruction publique, commandant de la flottille de monitors, chargé de missions auprès des paysans. Il était le moteur de la résistance. Mais il était isolé, abandonné, trahi des siens. Kun contrecarrait ses plans, paralysait la défense par son inexplicable faiblesse devant l'Entente ; Boehm, généralissime des milices rouges, se disait malade et sollicitait une mission à l'étranger ; Stromfeld, chef de l'État-major, demissionnait ; des commissaires, comme Agoston, se rendaient en cachette sur la frontière à Kiralyhida, pour négocier leur reddition aux Alliés. Tous profitèrent d'une absence de Szamuely pour capituler. Il était en tournée d'inspection dans le comitat d'Oedenhurg quand, le 31 juillet, au Conseil des Ouvriers, Kun annonça qu'il abandonnait la partie. Le lendemain, Kun se réfugiait en Autriche, au château de Karlstein, sur la Thaha.

Szamuely, le 2 août, apprit brusquement la reddition de ses « amis » et l'avance des Alliés sur Budapest. Il se rendit aussitôt chez le président du Conseil d'ouvriers et paysans de Savanyukut pour obtenir confirmation de ces nouvelles. Sur les instances de cet homme, il se dirigea vers l'Autriche sous la conduite d'un marchand de bestiaux, Barna. Celui-ci l'abandonna en route et prévint de la marche de Szamuely le chef d'un détachement de terroristes blancs qui rôdaient dans les environs, Zoltan Sumgi. On se lança à sa poursuite. Pourtant, Szamuely eut le temps de pénétrer en Autriche et d'atteindre Lichtenworth, faubourg de Wiener-Neustadt. C'est là que ses ennemis le rejoignirent. Avec la complicité du chef de police-frontière autrichien, ils lui brisèrent le crâne et lui défoncèrent la poitrine avec la crosse de leurs carabines. Les policiers autrichiens déposèrent le cadavre à l'hôpital de Wiener-Neustadt et, pour se disculper, affirmèrent dans une version officielle que Szamuely, arrêté, s'était tiré une balle de revolver dans la poitrine. De nuit, on transporta le corps au poste-frontière hongrois. Les paysans magyars, suggestionnés par la légende du « tortionnaire », déterrèrent le corps enseveli dans le cimetière de leur village et en coupèrent les membres qu'ils dispersèrent à travers champs...

La Commune hongroise avait vécu.

ACHILLE DAUPHIN-MEUNIER

LE MOUVEMENT ANARCHISTE EN HONGRIE

& « Horthy, Bethlen et Cie » &

In memoriam Tibor Szamuely

Achille Dauphin-Meunier (1906-1984) fut un militant actif et un auteur prolifique du mouvement anarchiste entre 1923 et 1930.

« Sa compagne était une couturière hongroise d'origine paysanne et anarchiste, Böske Kovacs. Elle éveilla en lui un grand intérêt pour le mouvement anarchiste en Hongrie et l'amena à publier un livre sur La Commune hongroise et les anarchistes (21 mars 1919-7 août 1919). »
(Le Maitron)

Achille Dauphin-Meunier publia également une série d'articles sur la Hongrie dans la presse anarchiste et socialiste :

- « Le mouvement anarchiste en Hongrie » (*Revue Anarchiste* n°33 avril 1925)

- « “Horthy, Bethlen et Cie” : *Quand Israël est roi!* » (*Le Populaire* n°2087, 22 octobre 1928) [1]

- « *In memoriam Tibor Szamuely (1892-1919)* » (*La Révolte et Temps Nouveaux*, 1929)

[1] En 1928 Le Populaire publie en dix articles un reportage de M. A. Dauphin-Meunier sur la Hongrie réactionnaire, militariste et fasciste de « Horthy, Bethlen et Cie ». L'article que nous reproduisons ici est le huitième de cette enquête et traite plus particulièrement de l'antisémitisme.